

Regards sur l'Acadie et ses rapports avec le Québec de Patrice Dallaire (Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, 221 p.)

Gilles Labelle

Numéro 10, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005094ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005094ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labelle, G. (2000). Compte rendu de [*Regards sur l'Acadie et ses rapports avec le Québec* de Patrice Dallaire (Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, 221 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (10), 187–190. <https://doi.org/10.7202/1005094ar>

REGARDS SUR L'ACADIE ET SES RAPPORTS AVEC LE QUÉBEC

de Patrice Dallaire
(Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, 221 p.)

Gilles Labelle
Université d'Ottawa

Neuf mois auront suffi à Alexis de Tocqueville pour observer et ensuite livrer un portrait inoubliable des États-Unis d'Amérique. Patrice Dallaire, qui fut conseiller principal et délégué du gouvernement du Québec dans les provinces de l'Atlantique pendant sept ans (de 1991 à 1998), n'a certes pas la prétention d'égaliser l'œuvre de Tocqueville. Sans établir une comparaison qui n'aurait simplement pas de sens, il faut cependant reconnaître que la posture qu'il adopte n'est pas sans rappeler celle de l'auteur de *De la démocratie en Amérique*. Car si ses propos manifestent en général une très grande sympathie envers l'Acadie (au point de verser parfois dans la complaisance: l'Université de Moncton, par exemple, mériterait certainement des critiques bien plus sévères que celles qu'il lui adresse [p. 187]), Patrice Dallaire ne craint pas non plus d'adopter à l'occasion un ton très critique. Il en résulte d'abord un portrait socio-politique fort nuancé de l'Acadie contemporaine, qui apparaît ballottée entre des tendances profondément contradictoires.

L'Acadie, selon Dallaire, fut de tout temps une société pétrie de contradictions. Le retour des Acadiens après la déportation, fut, par définition, négation de la précédente volonté de les faire disparaître. C'est pourquoi tout l'être de l'Acadie est traversé par le désir constamment renaissant de s'affirmer, de durer, dans un contexte où, pourtant, l'incitation à rendre les armes, à abandonner ce qui la distingue, sa langue, sa culture, est omniprésente. La situation actuelle de l'Acadie se résume tout entière dans cette contradiction, selon l'auteur. Ainsi, les Acadiens du Nouveau-Brunswick, en même temps qu'ils ont réussi récemment à se doter d'institutions qui leur sont propres et même à faire enchâsser dans la Constitution le principe de l'égalité des communautés linguistiques dans leur province, font pourtant toujours face, en particulier dans le Sud-Est, à des taux inquiétants d'assimilation (p. 25). Mais cette contradiction n'est peut-être nulle part ailleurs plus visible que dans le débat déchirant que l'auteur relate longuement. Ce débat oppose entre eux les Acadiens de la Nouvelle-Écosse à propos de la pertinence d'écoles francophones homogènes dans cette province: après pourtant un long combat pour obtenir ces écoles, certains Acadiens les refusent, de crainte que les enfants

n'y reçoivent pas l'enseignement bilingue qui les serviraient mieux selon eux (p. 87 et suiv.).

Mais l'ouvrage de Patrice Dallaire ne se limite pas à un portrait sociopolitique de l'Acadie. Il traite également, comme son titre l'indique, des rapports de celle-ci avec le Québec. Rapports difficiles, on le sait, particulièrement depuis les récents épisodes de l'accord du lac Meech et du référendum de Charlottetown. L'auteur affirme d'abord ce que tout Québécois qui vit quelque temps en Acadie et qui cherche à comprendre le plus objectivement possible les rapports entre les deux sociétés, admet aisément : les Québécois ignorent ou connaissent très mal l'Acadie (p. 21, 114, 156). La plupart, quand ils ne sont pas simplement surpris de trouver des gens qui parlent français et qui vivent en français en dehors du Québec, ne comprennent pas les manières de faire d'un peuple qui doit tout de même traiter avec une majorité anglophone parfois tolérante mais parfois également hostile. En somme, les Québécois ne comprennent pas l'Acadie parce qu'ils ne comprennent pas que les Acadiens, leurs « cousins », ne sont pas comme eux, comme des sortes de Québécois hors Québec. En même temps, par ailleurs, force est de constater que l'inverse est tout aussi vrai (p. 134). Les Acadiens, par exemple, ne comprennent pas l'aspiration à la souveraineté de nombreux Québécois, estimant que ces « cousins », qui sont, comme eux, des minoritaires, en mènent, décidément, passablement large, et que cela risque de coûter cher à tout le monde un jour.

Patrice Dallaire voudrait contribuer à une meilleure compréhension entre Acadiens et Québécois. Son approche est tout entière fondée sur la perspective d'une reconnaissance mutuelle des deux peuples (p. 119, 180). Pour en arriver là, cependant, il importe d'abord de bien comprendre ce qui les sépare. Selon Patrice Dallaire, la rupture est intervenue en 1967, avec la tenue des États généraux du Canada français. Les Québécois ont par la suite adopté une stratégie essentiellement fondée sur l'appropriation et l'exercice du pouvoir (que cela se réalise par la souveraineté ou par une réforme profonde du fédéralisme canadien). Or si cette approche a tenté certains Acadiens pour un temps (épisode du Parti acadien), à partir de 1969 (reconnaissance du caractère bilingue de la province du Nouveau-Brunswick), mais surtout à partir de 1982 (adoption de la Charte canadienne des droits et libertés), l'Acadie a plutôt opté pour une stratégie fondée sur des revendications formulées sous forme de droits (p. 129). Si cette dernière stratégie a pu se traduire par une appropriation et un exercice du pouvoir dans le cadre de la « dualité administrative » (comme dans le cas du ministère de l'Éducation du Nouveau-Brunswick), il reste qu'une démarche qui accorde forcément une très grande importance au recours aux tribunaux a conduit l'Acadie à adhérer massivement au Canada de la Charte et ainsi à s'éloigner du Québec.

La distance qui sépare actuellement l'Acadie et le Québec sur le plan politique n'est pourtant pas infranchissable selon Patrice Dallaire. Ici, le serviteur de l'État rejoint, pourrait-on dire, l'essayiste. Le rapprochement entre les

sociétés civiles (p. 142, 157) que le gouvernement du Québec favorise présentement lui paraît constituer la démarche la plus appropriée pour, au-delà des différences, amener Acadiens et Québécois à reconnaître que les deux seuls peuples francophones d'Amérique doivent s'épauler mutuellement, en particulier dans les domaines de l'économie, de l'éducation et peut-être surtout des nouvelles technologies (dont on sait la place qu'elles réservent à l'anglais). Certes, il y a inégalité entre partenaires, que ce soit du point de vue démographique ou économique, mais cela ne peut qu'amener le Québec à reconnaître qu'il doit assumer le rôle de leader de la francophonie en Amérique (ce que réclamait il y a peu avec insistance Lise Bissonnette dans de nombreux éditoriaux) et l'Acadie à admettre que, quel que soit l'avenir politique que choisiront les Québécois, elle aura toujours besoin d'entretenir des rapports étroits avec le Québec pour assurer son développement. C'est le sens du propos de l'auteur qui, dans une formule certes plus ou moins heureuse il faut le dire, à propos de laquelle il insiste pour affirmer qu'elle ne traduit aucune volonté «annexionniste», va jusqu'à parler d'un «alignement» de l'Acadie sur le Québec (p. 165).

L'auteur insiste sur la difficulté de beaucoup d'Acadiens (mais certainement pas de tous) à débattre librement et ouvertement des difficultés éprouvées par la société acadienne, en particulier lorsque ce sont des «étrangers» — et les Québécois en sont en Acadie — qui les abordent (p. 34 et suiv.). La condition minoritaire, c'est un fait, se prête malaisément à un examen de soi sans complaisance. Le temps n'est d'ailleurs pas si lointain (on peut même se demander dans certains cas s'il est passé) où des Québécois se hérissaient contre les critiques que leur adressaient les «maudits Français», allant même jusqu'à faire de Québécois trop critiques selon eux des «snobs» qui «se prenaient pour des Français» (suprême insulte). Le réflexe existe en Acadie; l'auteur de cette recension peut d'ailleurs témoigner de la véracité du propos de Patrice Dallaire, qui a entendu des Acadiens désireux d'en faire taire d'autres traiter ces derniers de «Québécois». C'est peut-être pourquoi, habile, il prend bien garde de n'avancer aucune critique envers l'Acadie (dont certaines sont parfois très sévères) qui n'ait d'abord été avancée par un Acadien (un exemple parmi plusieurs: «Certains lecteurs pourraient s'objecter à mon propos, me fustiger pour mes suggestions. Après tout, ne suis-je pas qu'un Québécois? De quoi je me mêle? À ceux-ci, je répondrais que la très respectable Société nationale de l'Acadie, dans les actes du forum de 1986, évoquait... » [p. 183]). Ce qu'il faut espérer, c'est que le réflexe de rejet pur et simple ne joue pas dans le cas de cet ouvrage. Les Québécois étant généralement, comme l'admet l'auteur, indifférents à l'Acadie en général et les Acadiens le leur reprochant à juste titre, ceux-ci ne doivent-ils pas dès lors recevoir avec toute l'attention qu'il mérite le livre de Patrice Dallaire?

Certes, sur le plan de la recherche universitaire, le livre ne bouleverse rien et il n'a d'ailleurs aucune prétention en ce sens. Nul doute que les sociologues ou les historiens lui adresseront plusieurs critiques, l'accusant probablement

de simplifier l'histoire et la dynamique de la société acadienne. En outre, l'auteur utilise parfois assez maladroitement certaines notions (dont notamment la trop fameuse « postmodernité ») qui mériteraient d'être précisées. Enfin, il faut bien reconnaître que ce portrait socio-politique de l'Acadie n'interroge jamais réellement la notion même d'identité acadienne, qui paraît parfois englober pour l'auteur tous ceux qui ont un ancêtre acadien : outre le fait que cela fait beaucoup de monde, c'est un procédé assez douteux du point de vue de toutes les réflexions contemporaines sur la notion d'identité. Sur le plan plus formel, l'écriture n'est pas toujours fluide et l'auteur de cette recension se demande toujours à quoi peut bien ressembler un « maragouin [...] édenté » (p. 74). Toutefois, tous ces défauts n'empêchent pas de reconnaître le mérite principal de l'ouvrage : chercher à ouvrir un dialogue là où règne trop souvent le silence.